

Une marée de gilets jaunes

17 novembre 2018-janvier 2019

Écrire les livres que j'ai écrits ne me prédisposait nullement à me mobiliser. Pour parvenir à les écrire, j'ai passé au contraire beaucoup de mon temps à m'immobiliser. J'ai maté en moi bien des élans qui, tous les jours, me poussaient à aller au-dehors. J'ai cherché sans relâche à me séparer physiquement du reste du monde et de l'accélération de ses flux, pour m'isoler des autres dans le calme statique et clos de mon bureau. Dans cette bataille contre moi-même, seuls mes cours et mes séminaires faisaient véritablement exception. Parce que je savais qu'ils nourrissaient mes livres, je n'ai jamais craint qu'ils me fassent perdre mon temps. J'y ai vu au contraire la mise à l'épreuve réelle de mes hypothèses et une source inépuisable de circulations affectives qui, à chaque fois, avait la vertu de me remettre au travail. Tout le reste en revanche, dont j'ai évidemment essayé de faire quelque chose pour moi-même, était

toujours perçu aussi comme menace : celle de me déconcentrer et de me faire dévier de ma route. Étant alertée des dégâts physiques, affectifs et intellectuels de l'idéal ascétique, étant aussi convaincue que la meilleure des agricultures était celle qui laissait reposer la terre et qui multipliait les friches, je m'autorisais bien évidemment toutes sortes de sorties et, avec elles, une multiplicité d'expériences vitales. Mais dès que j'étais dehors et avec les autres, je craignais toujours en même temps de dévier de ma tâche et je devais à chaque fois recommencer l'effort d'une séparation.

Rien d'étonnant dès lors à ce que j'aie toujours eu tant de mal à m'inscrire, sans prendre aussitôt d'infinies distances, dans les logiques collectives du monde du travail. Rien d'étonnant non plus à ce que je n'aie, à ce jour, presque jamais connu de lutte sociale, et que je ne sache pas grand-chose de l'organisation d'une assemblée générale, d'un piquet de grève ou d'une manifestation. Pendant les années qui précédèrent ce récit, les rares fois où me prit l'envie de défiler dans la rue, j'avais toujours éprouvé une drôle d'impression. Celle de mimer l'ouvrier, l'acteur des vraies luttes sociales, et d'être venue là en fait un peu

en dilettante, peut-être juste pour voir, avant de vite retourner me réfugier dans le calme tiède de mon bureau. Mais durant toutes ces années, je n'ai pas cessé de me dire que cette séparation, celle que j'avais moi-même choisie, conduisait pourtant à une division du travail hautement problématique. Car pendant tout ce temps, je me disais que celui qui écrit des livres ne s'occupe pas de faire tourner les machines et d'organiser la matière du monde. Pas plus qu'il ne s'implique dans la mobilisation sociale. Qu'il laisse ces tâches à d'autres – « travailleurs », ouvriers, délégués syndicaux, militants, étudiants –, et que c'est d'ailleurs ce qui le rend très respectable aux yeux de certains, l'auréolant du prestige de l'auteur, dont les mains fines ne se compromettent ni dans les lourdes tâches du monde matériel, ni dans la dureté des luttes. Pendant toutes ces années, j'étais en réalité sans cesse reconduite à la même question. Le simple fait de devoir mener à bien mes livres tout en m'acquittant des tâches quotidiennes de mon propre foyer était déjà si épuisant. Comment aurais-je pu assumer, en plus de tout le reste, une place active dans l'organisation matérielle du monde et dans la lutte si nécessaire des collectifs de